

1820

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, MICHAUD, O'MAHONY, MELY-
JANIN, LAURENTIE, SAINT-PROSPER,

et plusieurs autres hommes de lettres ;

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 1^{er}.)

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

—
1820.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, MICHAUD, O'MAHONY, MELY-
JANIN, LAURENTIE, SAINT-PROSPER,
et plusieurs autres hommes de lettres.

Prospectus.

LA liberté de la presse a tué la politique hebdomadaire. Ce serait une prétention trop haute que d'aspirer à réveiller l'attention sur des événemens qui ont huit jours de date, sur-tout lorsque douze journaux, tout chargés de nouvelles et tout palpitans de l'intérêt du moment, font chaque matin explosion au milieu du public. Huit jours sont un siècle parmi nous; les esprits y marchent vite; qui ne sait pas les suivre s'expose au ridicule, et le ridicule est mortel en France.

Un seul recueil, peut-être, pouvait se

maintenir à la hauteur où il était parvenu, et arrêter sur lui la curiosité publique. La rédaction du *Conservateur* était confiée à des mains trop habiles, les noms qui y figuraient étaient environnés de trop d'éclat pour qu'il eût à redouter le sort commun. Sa vogue s'est soutenue, si elle ne s'est pas augmentée.

Quant à nous, perdus dans les infiniment petits, nous avons dû nous soumettre et transiger avec les circonstances. D'un côté, la faveur constante dont le public a bien voulu nous honorer, nous engageait à ne point abandonner notre entreprise; d'un autre côté, le fisc nous apparaissait avec toutes ses prétentions et toutes ses exigences; il est avec le ciel des accommodemens, il n'en est point avec le fisc; une voie détournée s'offrait à nous, et nous sommes contraints de la prendre. Nous abandonnons donc les discussions politiques, pour nous vouer tout entiers à la littérature.

Il faut payer pour avoir le droit de dire que tel ministre a des prétentions en raison directe de son incapacité; il faut payer pour dire que tel orateur qui était arrivé à la tribune avec une réputation colossale, n'a dit

que des sottises dans telle discussion, que dans telle autre il s'est un peu relevé, et n'a dit que des niaiseries; mais on peut imprimer librement que tel publiciste qui se croit au moins l'égal de Burke n'est qu'un ennuyeux sophiste; que tel poète qui croyait soulever l'Europe avec sa traduction n'a pas même fait sensation dans les cabinets littéraires. Nous userons donc de cette liberté, nous en userons en conscience; nous dirons notre avis avec une franchise énergique; et c'est quelque chose dans un siècle où l'on a des convictions de commande et des inspirations par ordre.

Il ne faut pas croire, cependant, que la politique sera tout-à-fait étrangère à notre ouvrage; si nous nous imposons silence sur les personnes, nous traiterons des choses; et quand un auteur mettra en circulation des idées politiques, nous nous permettrons d'examiner si elles sont de bon aloi, si elles sont marquées au coin de la légitimité, et si sous le type royaliste ne sont pas cachés les faisceaux de la république et le vieux bonnet de la liberté. Ainsi, quand par exemple un écrivain viendra nous dire qu'*un roi n'est qu'un*

rouage inutile dans un gouvernement représentatif, nous prendrons la liberté grande de crier au jacobin, ce jacobin fût-il pair de France.

Nous pourrions ici, comme il arrive ordinairement dans un prospectus, nous abandonner à de vastes promesses ; il ne nous en coûterait pas beaucoup d'annoncer, comme tant d'autres, que nous considérerons la *marche et les progrès successifs des connaissances humaines dans leurs rapports avec l'ordre social et son perfectionnement*. Mais que résulte-t-il le plus souvent de ces magnifiques annonces ? rien, et l'on ne fait que confirmer le proverbe : *Menteur comme un prospectus*.

Nos Lettres seront toujours adressées, comme elles l'ont été jusqu'ici, à notre correspondante d'Arcis-sur-Aube. A qui nos observations pourraient-elles être mieux confiées qu'à une dame ? Les femmes, ainsi que je l'ai remarqué, ont un instinct si vif, un tact si prompt, un goût si sûr ! elles trouvent ce que nous cherchons ; leurs arrêts sont des éclairs ; dans un seul mot, elles renferment un jugement tout entier. Le

sexe de notre correspondant ne nous empêchera pas, cependant, de nous occuper de choses très-sérieuses; nous ne nous élèverons pas, il est vrai, aussi haut que M. Hoëné-Wronsky; nous n'avons pas la prétention d'expliquer à une dame ce que c'est que l'anthropologie, la phronomie, la glottologie, toutes choses fort belles, sans doute, mais auxquelles elle ne comprendrait peut-être pas plus que nous-mêmes. Nous nous contenterons de lui rendre compte exactement de tous les ouvrages nouveaux qui auront trait à la religion, à la morale, à l'histoire et à la politique. La littérature proprement dite nous occupera spécialement; c'est-à-dire que nous maintiendrons la poésie dans ses antiques droits, et que nous la défendrons de tout notre pouvoir contre les envahissemens journaliers de l'aride politique.

Le théâtre fixera sur-tout nos regards; nous n'oublierons pas que la France lui doit la plus belle partie de sa gloire littéraire; nous soumettrons à une analyse exacte et impartiale, s'il est possible, les ouvrages qui apparaîtront sur la scène; nous nous permettrons de réviser quelquefois les arrêts.

du parterre , non pas de ce parterre qui juge toujours bien quand on le laisse à ses inspirations , mais de ce parterre avec lequel on traite d'un succès , et auquel on paie son enthousiasme.

Nous adressant à une dame, nous nous garderons bien d'oublier les romans, qui, pour les femmes, sont presque toujours de l'histoire. Ceux que produit la Seine, ceux qu'enfante la Tamise, seront scrupuleusement analysés.

Nous suivrons assidument ces cours de poésie et de législation où des professeurs, oubliant quels sont leurs devoirs et quels sont leurs auditeurs, font de la politique sur un vers de Virgile, et de la poésie en commentant une phrase de Montesquieu.

Les anecdotes sont une des parties importantes de l'histoire ; nous leur donnerons un soin tout particulier : elles peignent les mœurs d'une nation, et fixent d'une manière précise l'état de la société ; nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs tous ces riens si fugitifs et qui ont une si haute importance ; nous leur apprendrons que tel ministre a souri tel jour , que tel autre a

bâillé dans tel cercle ; car ce sont là des événemens importans dans un gouvernement représentatif ; enfin, nous recueillerons avec une exactitude religieuse tous les petits mots de nos grands hommes ; rien de ce qui tient aux arts ne nous sera étranger : tout ce qui a rapport à la peinture, à la sculpture, au dessin, trouvera naturellement sa place dans nos feuilles.

Parlerons-nous *modes* ? oui, sans doute : les modes touchent de près à la politique. L'histoire des modes, chez les différens peuples, est presque l'histoire de leurs révolutions, et quelquefois la forme d'un chapeau a changé la forme d'un empire.

Les *Lettres Champenoises*, qui paraissent à des époques fixes, paraîtront désormais trois fois par mois et à des époques indéterminées. L'auteur, qui jusqu'ici avait soutenu seul cette entreprise, a donc cru devoir, pour remplir ses nouveaux engagements, s'associer quelques collaborateurs ; ils sont assez connus pour que nous puissions nous dispenser d'entreprendre leur éloge ; leurs noms seuls se recommandent puissamment à l'attention publique. Qu'avons-nous

besoin de rappeler que M. Michaud, également habile en prose et en vers, est l'auteur du *Printemps d'un Proscrit*, et de l'*Histoire des Croisades*, ouvrage traduit dans toutes les langues ? Qui n'a pas lu les articles dont M. de Feletz (1) a enrichi le *Journal des Débats* ; ces articles si fins, si délicats, si spirituels, et qui sont restés des modèles de bonne plaisanterie et de bon goût ? Nos éloges n'ajouteraient rien à la réputation que s'est déjà faite, quoique très-jeune encore, M. le comte O'Mahony.

Je ne dirai rien de MM. Laurentie (2) et de Saint-Prosper (3) ; quoique moins connus, ils ont aussi fait leurs preuves.

MELY-JANIN.

Le prix de l'abonnement est de 30 fr. pour un an, et de 15 fr. pour six mois.

On souscrit, à Paris chez Pillet aîné, imp.-lib., rue Christine, n° 5 ; et chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

(1) Un recueil périodique a indiqué comme un de ses rédacteurs M. de Feletz ; nous sommes autorisés à annoncer que les *Lettres champenoises* sont le seul recueil auquel travaille ce littérateur.

(2) Auteur de *l'Eloquence politique*.

(3) Auteur de *la Famille Lillers* et de *l'Observateur au 19^e siècle*, dont la seconde édition est sous presse.

~~~~~

# LETTRES CHAMPENOISES.

---

## PREMIÈRE LETTRE.

---

JE sais, Madame, le goût que vous avez toujours eu pour les *primeurs*, et vous devez bien penser que je ne négligerai rien pour le satisfaire. J'ai en portefeuille quelques morceaux inédits, quelques lettres de nos grands hommes du siècle dernier; je vous les enverrai successivement. Ces envois occuperont agréablement vos loisirs, et piqueront votre curiosité; car je crois que les morceaux que je mettrai successivement sous vos yeux ne seront pas sans intérêt: voici, pour commencer, une lettre inédite de Voltaire :

*A M. le marquis de Valori.*

Bruxelles, le 2 mai 1741.

« Si quelque chose, Monsieur, pouvait aug-

menter les regrets que vous me laissez, ce serait votre attention obligeante : vous êtes né pour faire les charmes de la société. Vous ne vous contentez pas de plaire : vous cherchez toujours à obliger. À peine recevez-vous une relation intéressante, que vous voulez bien nous en faire part. Vous vous donnez la peine de transcrire tout l'article qui regarde le pauvre Maupertuis. Je viens de le lire à M<sup>me</sup> du Châtelet ; nous en sommes touchés aux larmes. Mon Dieu ! quelle fatale destinée ! Qu'allait-il faire dans cette galère ? Je me souviens qu'il s'était fait faire un habit bleu ; il l'aura porté , sans doute , en Silésie , et ce maudit habit aura été cause de sa mort : on l'aura pris pour un Prussien. Je reconnais bien les gens appartenant à un roi du Nord , de refuser place à Maupertuis dans le carrosse. Il y a là une complication d'accidens , qui ressemble fort à ce que fait la destinée quand elle veut perdre quelqu'un. C'est assurément une perte pour la France ; mais il ne faut encore désespérer de rien : peut-être est-il prisonnier , peut-être n'est-il que blessé ?

» J'apprends dans le moment, Monsieur,

que Maupertuis est à Vienne , en bonne santé. Il fut dépouillé par les paysans dans cette maudite forêt Noire , où il était comme Don Quichotte faisant pénitence ; on le mit tout nu. Quelques hussards , dont un parlait français , eurent pitié de lui , chose peu ordinaire aux hussards ; on lui donna une chemise sale , et on le mena au comte Neiperg ; tout cela se passa deux jours avant la bataille. Le comte Neiperg lui prêta cinquante louis , avec quoi il prit sur-le-champ le chemin de Vienne , comme prisonnier sur sa parole ; car on ne voulut pas permettre qu'il retournât vers le roi après avoir vu l'armée ennemie , et on craignait le compte qu'en pouvait rendre un géomètre. Il alla donc à Vienne , trouver la princesse de Lichenstein , qu'il avait fort connue à Paris ; il en a été très-bien reçu , et on le fête à Vienne , comme on faisait à Berlin. Voilà un homme né pour les aventures.

» S'il avait eue celle de vivre avec vous , Monsieur , pendant huit jours , il n'en chercherait point d'autres. C'est bien ainsi que pense M<sup>me</sup> du Châtelet. Le nom de Valori lui est devenu cher. Elle vous fait les plus sincères

complimens, et à toute votre aimable famille. Permettez-moi d'y joindre mes respects, et de remercier les yeux à qui j'ai fait verser des larmes.

» Voulez-vous bien encore, Monsieur, que je fasse par vous les assurances de mon respectueux dévouement pour M. le duc de Boufflers et pour M. de la Granville. C'est avec les mêmes sentimens que je serai toute ma vie, Monsieur, etc. » VOLTAIRE.

Cette lettre, comme vous voyez, est adressée à M. de Valori, qui fut accrédité onze ans à la cour de Frédéric-le-Grand, et qui fut l'un des plus intrépides défenseurs de Charles VII, lors de la guerre de la succession. Cet ambassadeur a laissé des Mémoires diplomatiques qui sont extrêmement curieux. M. le comte H. de Valori, qui a les originaux en sa possession, s'est chargé de les mettre en ordre. Cet ouvrage intéressant est confié aux presses de Firmin Didot, et va paraître incessamment en deux volumes, avec portrait et *fac simile*. Ces Mémoires, commencés à Berlin et précédés d'une Notice historique et diplomatique, sont suivis d'un recueil de lettres de Frédéric, de ses

frères, de Charles VII, de Louis XV, et de Voltaire, etc. Un tel recueil manquait à la diplomatie militaire du dix-huitième siècle. M. H. de Valori a bien voulu me communiquer le portrait du grand Frédéric, tracé sous les yeux même de ce roi par le marquis de Valori, qui accompagnait le monarque dans toutes ses campagnes, et auquel la France doit une éternelle reconnaissance pour le fameux traité du 5 juin 1741. Je vous envoie ce portrait; on en a fait beaucoup de Frédéric, mais je ne crois pas qu'il en existe d'aussi piquant, et qui fasse mieux ressortir la physionomie de l'original; vous en jugerez.

« . . . La figure de ce prince est agréable. Il est petit et a l'air noble; sa taille n'est pas régulière, ses hanches sont trop hautes, et ses jambes trop grosses. Il a de beaux yeux bleus, cependant un peu trop saillans, lesquels prennent facilement les impressions de son ame, de sorte qu'ils ne se ressemblent point dans les différentes situations où elle se trouve; ses yeux sont farouches quand il est mécontent; mais rien de plus doux, de plus affectueux et de plus intéressant lors-

qu'il veut plaire. Il a les cheveux bien plantés, la bouche et le nez agréables, le sourire aimable et spirituel, mais souvent moqueur et amer. La douceur de son regard est capable de séduire tout le monde dans le cas où son ame est tranquille. Je ne sais qui il n'intéresserait pas quand il souffre, ni qui il n'effraierait pas quand il est en colère. Sa santé n'est pas ferme ; sa constitution est bouillante, et son régime ordinaire ne contribue pas peu à enflammer son sang. Il a fait autrefois un usage immodéré de café. Je pris un jour la liberté de lui représenter qu'il en prenait trop ; il en convint, et me dit qu'il s'en corrigerait. « Je n'en prends » plus, me dit-il, que sept ou huit tasses le » matin, et une seule cafetière l'après-dîner.»

» Ce prince est extrême dans tout ce qu'il fait. Le défaut particulier de son caractère est de mépriser les hommes. Il croit qu'un homme vertueux et éclairé est un être de raison, et que les plus sots sont ceux à qui l'on accorde de préférence la qualification d'honnête. En général, il ne trouve de l'esprit qu'à fort peu de gens, et il n'apprécie point à sa juste valeur cette qualité qu'on